

Prix ATLAS des lycéens 2024 | Anglais

Corrigé proposé par Julia Couvret-Donadieu et Yoann Gentric

En 2024, les Assises de la traduction littéraire auront pour thème « le dialogue ». Nous nous sommes donc tournés vers le théâtre et vous avons proposé une scène où deux hommes dialoguent tant bien que mal des problèmes de communication de l'un d'entre eux avec une femme.

La scène est extraite d'une courte pièce de l'auteur australien Daniel Keene intitulée *nuit, un mur, deux hommes*, écrite en 1998. Né en 1955, Daniel Keene est traduit en France par Séverine Magois depuis 1995 et joué sur de nombreuses scènes françaises. Imprégnée d'auteurs comme Beckett, Handke ou Horvath, son œuvre rend hommage, de manière pudique et poétique, à une humanité ordinaire, prise dans l'étau du quotidien, à travers une écriture épurée qui met au jour la densité et l'étrangeté des liens et des vies – voilà, en résumé, comment le présentent celles et ceux qui l'ont mis en scène.

Dans ce texte, l'auteur fait **un choix d'écriture singulier** : il n'utilise **aucune ponctuation** à part le point d'interrogation. Les répliques constituent donc un flux ininterrompu n'obéissant qu'au rythme des mots accumulés, et comédiens et metteurs en scène sont d'autant plus libres de leur diction. En traduction, il était dommage de se détourner de ce trait stylistique en remettant de la ponctuation.

L'autre enjeu du texte était **le registre de langue** : à la lecture, on comprend qu'il s'agit de deux hommes ordinaires qui se parlent franchement, voire vivement et de façon parfois très familière. Il faut donc essayer de trouver le ton juste sur l'ensemble de la scène. Il pouvait sembler judicieux de gommer les "ne" dans les négations, par exemple (« elle m'écoutait jamais ») – si possible de façon cohérente sur l'ensemble de la scène. Et il valait mieux éviter les inversions verbe-sujet dans les interrogations, d'un registre un peu trop soutenu ici ("Comment le savait-elle", "elle s'y est mise, n'est-ce pas", "comment a-t-elle réagi"...).

La difficulté de **l'argot** est aussi qu'il est très vite daté, chaque époque ayant le sien. Vous pouviez donc vous orienter soit vers une traduction très contemporaine dans une langue familière d'aujourd'hui, soit d'une traduction plus intemporelle reposant sur un argot plus neutre et à l'épreuve du temps (ce qui n'est jamais facile).

L'auteur fait usage de **répétitions** qui donnent à la fois un rythme et une intensité aux répliques, qui les structure ("*funny... funny... laugh...laugh*" par exemple). C'était une bonne idée de les conserver.

Parfois l'expressivité provenait aussi de répétitions du même propos en variant les mots, le personnage en remettant une, deux, trois couches pour se faire bien comprendre. C'était le cas dans la variation de "**quiet**" à "**silent**" puis "**mute**", par exemple : bravo à ceux qui ont réussi à trouver trois mots différents pour le rendre (passant de calme/discret/taiseux, à silencieux et muet/taciturne par exemple).

Même phénomène dans le passage "**she couldn't shut up / on and on she went / this that and the other / day in day out**", où l'idée d'une parole intarissable est exprimée par l'accumulation de quatre expressions différentes (En l'absence de ponctuation, il était difficile de distinguer les différents syntagmes, que nous séparons ici par des barres obliques.) Vous avez parfois trouvé des équivalents français répétitifs à souhait et très drôle : "elle jacassait pour me dire *et ci et ça et nanani et nanana*", où la répétition des quatre "et" a quelque chose de lancinant ; "elle parlait *de ci de ça de tout jour et nuit*", là aussi très rythmé par la répétition des trois "de" et l'usage de monosyllabes ; "elle disait tout et n'importe quoi du matin au soir et patati et patata" ; "blabla par ci, blabla par là" ; "elle pouvait plus la fermer elle continuait à parler encore et encore de Pierre Paul Jacques de jour comme de nuit", qui est long et rythmé à souhait là aussi (même si ces prénoms bien français nous éloignent un peu de l'Australie).

Le texte est globalement écrit dans une langue simple et ordinaire, mais il y avait quatre expressions plus singulières et parfois dures à interpréter qui mettaient notre inspiration au défi.

- **I was a great talker** : l'expression est très positive, de même qu'on dit "*a great kisser*" pour quelqu'un qui embrasse bien. Des solutions comme "un grand causeur" voire "un beau parleur" étaient donc bien vues, sans parler de "raconteur magnifique", flamboyant à souhait. L'adjectif "bavard" seul était un peu faible, plus ordinaire que l'expression anglaise, et un peu péjoratif en français, mais "un grand bavard" est aussi une bonne trouvaille. "Pipelette" et "moulin à paroles" ont le mérite d'être drôles mais sont un peu péjoratifs, là aussi, sans parler de "grande gueule", qui l'est franchement et nous éloigne de l'idée du talent pour la conversation.

- **I could talk the leg off a chair** : tournure idiomatique australienne exprimant aussi la volubilité, le bagout. Idée qu'on retrouve parfaitement dans "tellement beau parleur que je pouvais vendre des lunettes de vue à un aveugle", par exemple, belle inspiration ! Des formules comme "j'avais la langue bien pendue", "je pouvais avoir la tchatche", "je pouvais faire parler les morts", étaient aussi bien trouvées. Le risque, ici, était de faire un peu trop plat par rapport à l'original.

- **When I put the hard word to her** : c'était le passage le plus difficile à interpréter. La réplique "*she listened then / she knew what I was saying / she wasn't deaf*" laisse entendre que la femme était réceptive aux avances que l'expression semble désigner. Il n'y avait donc probablement pas lieu d'insister sur un rapport de force (du type "quand je lui mettais la pression" ou "quand je la forçais"). Pour formuler cette idée des avances, vous avez été très créatifs : outre "quand j'étais insistant" et "quand je lui faisais des avances", "quand je la chauffais" était très bien trouvé. Vous avez pensé à des solutions plus directes du type "quand c'était pour baiser" ou "quand il s'agissait de cul ouais", ou au contraire tout en suggestion "quand j'employais les grands mots, si tu vois ce que je veux dire". Bravo aussi pour les solutions imagées : "seulement quand c'était pour aller sous

les draps” ou “quand j’ai demandé à passer ma main sous sa robe”, par exemple, ou, plus métaphorique encore, et drôle : “quand je lui mettais la clé dans le contact”.

• **the type of woman who could start an argument in an empty fucking house** : l’image de l’auteur est très drôle, l’idée étant que cette femme pouvait déclencher une dispute sans même avoir besoin d’un interlocuteur. On pouvait se contenter de la traduire littéralement par quelque chose comme “le genre de femme qui pouvait déclencher une dispute dans une putain de maison vide”, mais là aussi, vous avez su faire preuve de créativité avec des formules comme “le genre de meuf à créer des embrouilles dans une maison déserte”, “le genre de femme qui pouvait se disputer avec un putain de mur” (voire “se crêper le chignon avec un putain de mur”), “elle était du genre à se disputer avec les meubles”, “elle pouvait se monter la tête toute seule”...

Le “**fucking**” est le marqueur par excellence du registre familier en anglais. On y est régulièrement confronté quand on traduit de l’anglais et le simple calque ne produit pas toujours un effet très naturel. Si “putain de” marche relativement bien avec un nom (“dans son putain de sommeil”, “ma putain de langue”), c’est déjà plus étrange en français avec un adjectif (“putain de silencieux”). Mieux vaut alors peut-être le placer ailleurs dans la phrase comme simple interjection (“j’ai fini complètement muet putain”, “aucune idée putain”). “Putain” n’est pas nécessairement la seule solution, on peut aussi ponctuer son dialogue de “merde” et autre “bordel”, bien sûr, à chacun de voir ce qu’on dirait vraiment en français à la place des personnages, si on devenait grossier (vous avez parfois opté pour les “foutu” et autre “foutrement”, mais est-ce qu’on les emploie vraiment dans la langue orale courante ?)

D’une manière générale, traduire consiste à essayer de trouver la formulation la plus naturelle en français pour restituer au plus près l’original. La question à se poser est donc : **comment on dirait en français** ? Se la poser permet d’éviter des tournures trop calquées sur l’anglais du type “elle est le genre de femme qui...” plutôt que “c’est le genre de femme qui...”, “je savais comment être calme” plutôt que “je savais être calme” ou “elle a réagi comment à propos de cela/à ce sujet ?” plutôt qu’un simple “elle a réagi comment ?”

De même, si on apprend que la tournure “**used to**” peut avoir les valeurs d’habitude dans le passé ou de passé révolu, on le traduira plus naturellement par un simple imparfait en français, éventuellement précisé par un adverbe, que par la tournure “avoir l’habitude de”, peu naturelle. (Vous direz plus naturellement “ces histoires drôles que tu racontais (souvent)” que “ces histoires drôles que tu avais l’habitude de raconter”).

Vous ne connaissiez pas toujours la tournure idiomatique “**I could do with**” qui signifie qu’on est preneur de quelque chose, qu’on ne serait pas contre, qu’on en aurait bien envie ou besoin. Bravo à celles et ceux qui l’ont traduit par “je ne dirais pas non à un peu de rigolade”, “j’aurais bien besoin de me marrer”, “je rirais bien un coup/un peu”...

Enfin, en français, comme dans la majorité des mots commençant par un h, “hocher” commence par un h dit aspiré : on écrit donc “je hochais la tête” et non “j’hochais”. (Cœur sur les rares copies qui n’ont pas ignoré le h et avalé le e.)

Bravo à vous toutes et tous de vous être emparés de ce texte, il a été difficile de vous départager et de récompenser tous les travaux qui auraient mérité de l'être pour leur fine compréhension du texte, la qualité des trouvailles ou l'inventivité dont vous avez fait preuve. Des traductions très correctes manquaient parfois d'audace, quand des propositions particulièrement créatives pêchaient par manque de précision, mais dans tous les cas ce fut un plaisir de découvrir vos interprétations de ce texte pas si évident !

Proposition de traduction inspirée de vos travaux

deux hommes

sans-abri

âgés de quarante à cinquante ans

- Elle m'écoutait jamais c'était ça le truc
- Qui ça ?
- Cette femme que j'avais cette femme avec qui je vivais
- C'était quand ?
- Y a des années elle m'écoutait jamais

pause

- Tu disais quoi ?
- Je disais des tas de trucs j'étais un sacré causeur à l'époque fallait me le tenir le crachoir et drôle avec ça je sortais toujours des histoires drôles j'aurais pu la faire rire je faisais rire tout le monde
- Elle elle te trouvait pas drôle
- Qu'est-ce qu'elle en savait ? Elle m'écoutait jamais
- Elle a bien dû t'écouter un jour
- Quand je lui faisais du rentre-dedans
- C'est ce que je veux dire
- Là elle m'écoutait elle comprenait le message elle était pas sourde

pause

- Y a des femmes qui préfèrent les taiseux
- Je pouvais être taiseux je savais être taiseux t'inquiète ah pour me taire à la fin je me suis tu c'est moi qui te le dis j'ai lâché l'affaire putain j'ai fini muet genre on m'avait coupé la langue putain

– Elle a réagi comment ?

– Ben là elle s’y est mise tu penses bien elle l’a plus fermée et vas-y que je te cause de ci de ça et gnagnagni gnagnagna elle s’est même mise à parler dans son putain de sommeil un cauchemar c’est moi qui te le dis

– Elle parlait de quoi ?

– Aucune idée putain je hochais juste la tête de temps en temps ça lui faisait ni chaud ni froid c’était le genre de bonne femme à s’engueuler avec une maison vide

pause

– C’est très banal tout ça

– Quoi ?

– Tout ça toutes ces histoires entre hommes et femmes

– Tu penses que tout est banal toi

– Ben c’est le cas

– Ben non

pause

– Tu te rappelles pas de ces histoires drôles que tu sortais avant ?

– C’était y a longtemps

– J’aurais bien ri un coup

– Je les ai toutes oubliées

long silence

Traduction de Séverine Magois parue dans Pièces courtes 2, éditions Théâtrales, 2007.

SYD – Elle m’écoutait jamais c’était ça le problème

MOE – Qui ?

SYD – Cette femme que j’avais cette femme avec qui je vivais

MOE – Quand c’était ?

SYD – C’était y a des années elle m’écoutait jamais

pause

MOE – Tu disais quoi ?

SYD – Je disais toutes sortes de choses j’étais un grand causeur à l’époque je pouvais causer à un bâton de chaise des heures durant et drôle avec ça je passais mon temps à sortir des histoires drôles j’aurais pu la faire rire je faisais rire tout le monde

MOE – Elle te trouvait pas drôle

SYD – Qu'est-ce qu'elle en savait ? elle m'écoutait jamais

MOE – Elle a bien dû t'écouter un moment ou un autre

SYD – Quand je lui faisais du rentre dedans

MOE – C'est bien ce que je veux dire

SYD – Là oui elle écoutait elle savait ce que je disais elle était pas sourde

pause

MOE – Y a des femmes qui aiment les hommes du genre à se taire

SYD – Je pouvais me taire je savais me taire t'en fais pas pour ça je pipais plus un putain de mot à la fin je te dis j'ai renoncé j'ai fini comme un putain de muet comme si quelqu'un avait tranché ma putain de langue

MOE – Et ça lui a fait quoi ?

SYD – Ben du coup c'est elle qui s'y est mise d'accord elle pouvait plus la fermer plus moyen de l'arrêter et ci et ça et pati et pata à longueur de journée elle parlait même dans son putain de sommeil c'était un cauchemar je te dis

MOE – De quoi elle parlait ?

SYD – Aucune idée putain je me contentais de hocher la tête de temps en temps pour elle ça changeait rien c'était le type de femme à déclencher une engueulade dans une putain de maison vide

pause

MOE – C'est très banal tout ça

SYD – Quoi donc ?

MOE – Tout ça les hommes et les femmes tout ce genre de chose

SYD – Tout est banal avec toi

MOE – Tout l'est

SYD – Pas du tout

pause

MOE – Tu te souviendrais pas d'une des histoires drôles que tu racontais ?

SYD – C'était y a longtemps

MOE – Ça me ferait pas de mal de rigoler un coup

SYD – Je les ai toutes oubliées

long silence